

par ce qui lui reste encore de grand et de noble.

Mais je m'oublie et je m'égare dans mes tristes pensées : reprenons notre sujet. C'est un fait que je n'aurais jamais cru, et qui pourtant est la vérité puisque l'expérience le prouve, que plus on se livre aux folles joies que le monde présente, moins le cœur se contente et se satisfait, et plus la soif des plaisirs se fait sentir. C'est alors qu'au milieu des fêtes les plus pompeuses et des concerts les plus harmonieux et les plus propres à fixer la pensée et l'attention, le cœur dont les désirs sont infinis nous dit : tout cela n'est que fumée et néant ; jamais je ne pourrai me rassasier de ces prétendus plaisirs ! Ou bien, si quelquefois il y trouve la joie, c'est pour bien peu de temps. Les jouissances de la terre sont comme un éclair qui brille au sein d'une nuit ténébreuse, qui frappe nos yeux de la plus vive lumière pour ensuite les replonger dans des ténèbres d'autant plus grandes que l'instant d'avant a été plus illuminé : tels voilà, selon moi, les fugitifs plaisirs que goûte quelque fois le mondain.

Hélas ! il me semble, mes amis, vous entendre parfois nous féliciter d'avoir enfin rompu les entraves qui, selon vous, nous retenaient captifs. Maintenant qu'ils sont heureux, dites-vous ; personne ne les épie, personne ne les gêne, tout leur est permis. O jour fortuné ! quand luras-tu pour nous, quand viendras-tu comme à eux nous dire : le temps de la liberté est sonné, venez ; le monde vous appelle à lui et vous promet le bonheur et la gloire, si vous voulez, fidèles partisans, marcher dans ses voies si douces et si faciles !! Hélas ! c'est ainsi que j'ai raisonné moi-même. Ah ! pour quoi faut-il ne reconnaître son erreur que quand il n'est plus temps de revenir sur ses pas. Pourquoi faut-il ne pas savoir jouir du petit nombre de jours heureux qui nous sont donnés par la Providence, avant que nous approchions de nos lèvres le calice si amer des peines et des afflictions, breuvages ordinaires de la vie dont les quelques beaux jours s'évanouissent comme un songe, ou comme la tendre fleur que l'aube a vu éclore, mais que le matin sur son déclin a vu disparaître.

Vous allez dire sans doute que je suis exalté et que je vois les choses tout autrement que les autres ; moi-même je me le suis dit en voyant la joie et l'allégresse peintes sur le front de mes amis, et qui me semblaient nager dans le torrent de toutes les délices. Un jour donc que j'étais avec eux, je leur découvris ce qui se passait dans mon cœur et je terminai en disant : voyez s'il y a quelqu'un d'aussi malheureux que moi ; ils se mirent à ri-

re de la naïveté de mon récit et surtout de la persuasion où j'étais qu'ils étaient plus heureux que moi. L'un d'entre eux prit la parole et me parla en ces mots : quoi tu as pu croire que nous étions contents ! tu as pu croire que nos cœurs étaient satisfaits ! Ah ! si tu pouvais lire dans nos âmes, tu verrais bien que cette joie qui brille sur nos figures n'est qu'une vaine apparence de bonheur ; souvent j'ai pensé comme toi, mais j'ai reconnu mon erreur en considérant la marche de toutes choses ; tu t'étonnes peut-être de voir que nous simulons la félicité ; mais, veux-tu, il faut bien faire un peu le philosophe malgré soi ; oui, me dit-il, après avoir réfléchi un instant, toujours l'homme cherchera le bonheur sur cette terre d'exil et toujours il le cherchera en vain ! jamais un jour de véritable bonheur ne luira pour le fils d'Adam. Te rappelles-tu ces deux vers sublimes que le Poète met dans la bouche du malheureux Œdipe en parlant de l'homme et de l'humanité entière :

Il meurt quand il respire, il se plaint au berceau,
Tout gémit sur la terre, et tout marche au tombeau !
Eh bien, ils sont l'histoire complète de l'homme ; maître, souffrir et mourir, tel est le rôle de la vie.

C'est ainsi que me parlait un de mes amis, il n'y a pas très-longtemps. J'ai depuis pensé et considéré et je vois qu'il disait la vérité, vérité bien triste, n'est-ce pas, pour vous qui pensez trouver la joie et le bonheur en entrant dans le monde. Hélas ! oui, mais la chose pourtant est ainsi.

VOX MISSA.

[à continuer.]

L' Abeille.

“ Forsan et hæc olim meminisse juvabit. ”

QUÉBEC, 16 Décembre, 1852.

Depuis quelque temps une certaine rumeur courait dans la république étudiante au sujet d'une société qui, sans être secrète, n'osait cependant encore se montrer au grand jour. Un petit pamphlet contenant les règles de l'Académie littéraire du Petit-Séminaire de Paris, qui tomba entre les mains de quelques uns vint enfin satisfaire la curiosité générale. La lecture de ce règlement, jointe aux explications données par Mr. le Directeur, répandit un enthousiasme difficile à décrire : c'était à qui serait académicien !

Mr. le Directeur ayant exprimé aux messieurs du Séminaire le désir des élèves, le conseil passa une résolution qui établissait au Petit Séminaire une Académie littéraire modelée sur celle de Paris.

Joué le soir, le 9 Décembre, eut lieu l'inauguration de la nouvelle Société. La grand' Salle voyait réunis dans son enceinte M. M. les prêtres de la maison et tous les élèves tant externes que pensionnaires. Mr. le Supérieur nous fit l'honneur de présider l'assemblée. Après un air de bande, M. le Préfet des Études nous adressa la parole pour nous démontrer les avantages de cette société et l'influence qu'elle exercerait sur nos Études. Il fut très bien compris des élèves qui lui donnèrent des marques non équivoques de leur approbation.

Vint ensuite un duo de clarinette exécuté admirablement bien par le professeur de musique instrumentale et un élève. Ce fut alors que M. Le Supérieur fit la proclamation des Académiciens, des Candidats, et des Aspirants qui vinrent tous s'asseoir sur des sièges disposés exprès au milieu de la Salle. [Nous parlerons ci-après de ces divers grades.]

Lorsque chacun eut pris place suivant son rang, trois amateurs de la musique vocale exécutèrent un charmant petit morceau qui fut écouté avec une attention qui marquait assez que l'on était enchanté de la pièce et de la manière dont elle était chantée. Ensuite le doyen des Académiciens adressa un petit compliment à M. Le Supérieur, pour le remercier d'avoir inauguré notre Académie et de nous en avoir gratifié. D'autres élèves prirent successivement la parole. M. Le Supérieur ne voulut pas nous quitter sans nous adresser quelques mots d'encouragement. Il appuya surtout sur l'Étude du Grec et du Latin. Enfin à 9 heures la bande fit entendre le *God save the queen*, ou plutôt dirais-je mieux pour un congréganiste, la bande entonna le cantique en l'honneur de Marie, qui commence par ces mots : “ nous vous invoquons tous ” puis l'assemblée se termina.

Voici maintenant quelques détails sur l'objet et le but de cette Académie. Elle se compose de l'élite des jeunes gens qui se font remarquer par leurs succès dans les études. Son but est de récompenser les efforts du travail, et d'exciter l'émulation de tous.

Régie par un conseil supérieur et un conseil ordinaire, l'Académie se compose d'Académiciens, de Candidats et d'Aspirants, de manière à être, par ces divers degrés, accessible à tous les élèves de la maison.

Le conseil supérieur est composé ainsi que suit : Président honoraire, M. Le Supérieur ; Président titulaire, Mr. Le Préfet des études, qui est en même temps Directeur du conseil ordinaire ; conseillers, M. le